

La chapelle Saint-Côme et Saint-Damien en Saint-Nic

Blottie dans un bosquet d'arbres à mi-pente d'un coteau, sur les contreforts du Menez Hom, et dominant les champs qui bordent la baie de Douarnenez, la chapelle de pèlerinage de Saint-Côme et Saint-Damien possède l'importance architecturale d'une église, dans sa structure à transept et bas-côtés.

La liaison du sanctuaire rural avec son environnement social se fait ici sentir à deux titres, dans un enracinement populaire et sur une assise seigneuriale.

Le culte des saints guérisseurs, Côme et Damien, médecins d'origine arabe dont la mort remonterait à 287, sous Dioclétien, s'est répandu en Occident à partir du VI^e siècle. Ce culte reste cependant insignifiant en Basse-Bretagne où l'on ne compte qu'un sanctuaire en dehors de Saint-Nic, à Plomeur en Finistère sud, et quelques statues concentrées d'une part en pays bigouden, d'autre part dans le Léon ; la fontaine liée à l'origine du lieu, datant aujourd'hui du XV^e siècle, est probablement le point de départ d'un culte hérité du paganisme, saint Côme et saint Damien ayant remplacé une quelconque divinité. Le phénomène justifia sans doute l'intervention seigneuriale qui, avec les dons que suscite toujours une chapelle de pèlerinage, finança les constructions successives de la chapelle.

Les armes des Rosmadec, *palé d'or et d'argent*, figurent sur une pierre aujourd'hui déposée dans le collatéral nord de la chapelle. Cette puissante famille, seigneur de Tyvarlen et de Pontcroix dès le XV^e siècle, est originaire de la paroisse voisine de Telgruc¹. André Mussat identifie ces armes comme pouvant appartenir à Bertrand de Rosmadec, évêque de Quimper de 1416 à 1445 : il serait le premier (?) constructeur de la cha-

¹ Cet article doit beaucoup à l'étude faite par André Mussat en 1957, pour le Congrès archéologique de France consacré à la Cornouaille, et au dossier constitué en 1970 par le Service régional de l'Inventaire général, consultable au Centre de documentation du patrimoine à Rennes.

pelle. La porte à colonnettes à chapiteaux caractéristique, remployée dans le bas-côté sud, semble un vestige de cette période.

La famille Hirgarz, originaire de Crozon, prit également une part active à la construction puisque l'on retrouve ses armes (*d'or à trois pommes de pin d'azur*), bûchées en 1791², sur un socle mouluré dans le bras nord, mais également, en alliance avec une famille non identifiée, sur le calvaire du placître. D'autres armoiries gravées, sur la sacristie ou le bras nord, ne nous donnent hélas plus d'indication sur d'éventuelles autres familles fondatrices.

En parallèle avec ces familles locales, on se gardera d'oublier le rôle très actif du recteur Perfezou signalé par de multiples inscriptions : dans le courant de la Contre-Réforme, et probablement en relation avec une mission prêchée à la chapelle par le père Maunoir en 1652, le recteur renouvela en grande partie la chapelle dans la deuxième moitié du XVII^e siècle.

À travers ces différentes interventions se décèle donc l'évolution de la société rurale bretonne, en particulier le déclin du rôle nobiliaire au profit de l'émergence des recteurs et de la classe paysanne aisée, dans le mécénat architectural religieux après 1532.

La construction

L'unité du matériau, un beau granite gris à taille régulière, masque en réalité deux campagnes de construction, la première concernant le chœur et le transept, la seconde, la nef et ses bas-côtés et le massif occidental.

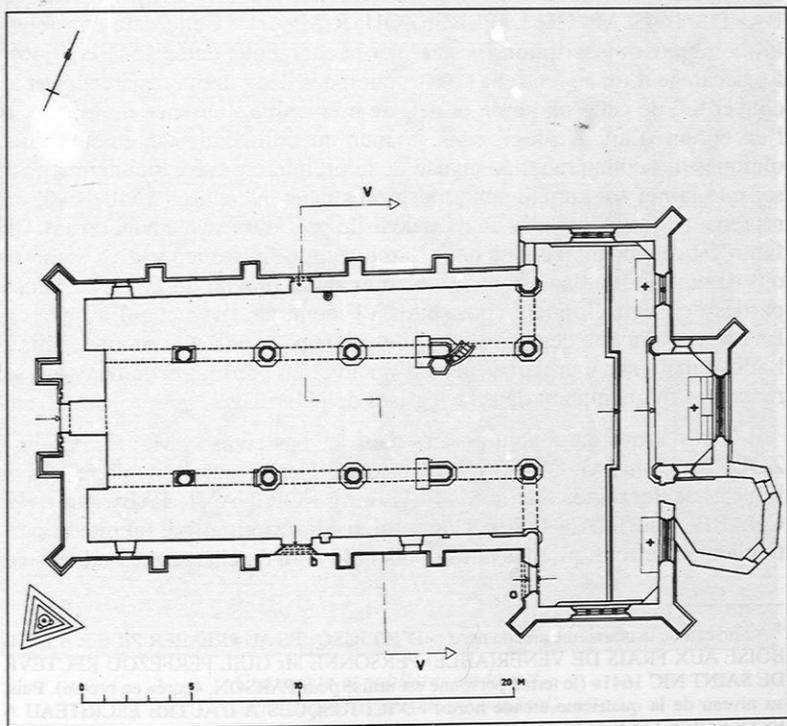
La prééminence du chœur à chevet plat est plus marquée par la grandeur de sa baie qui transforme la façade est en mur de lumière, que par la faible saillie de ce vaisseau sur le transept, principe fréquent dans l'architecture religieuse finistérienne vers 1500 : elle permet ainsi le développement du chœur liturgique sur les trois vaisseaux. Cette unité liturgique n'est pas altérée par le fait que les deux parties du transept ne sont pas tout à fait identiques : le bras nord est un peu plus court et ses baies moins larges que celles du bras sud ; le mur est de ce dernier n'offre pas une orthogonalité parfaite avec le mur sud du chœur³. Les fenêtres passantes à pignon sont ornées de crochets et de figures sculptées, avec au nord un ange porte-blason, aux armes non identifiables.

² En janvier 1791, est passé un marché avec G. Rannou, maçon à Pleyben pour « combler les enfeus et effacer les armory en dedans et en dehors de l'église paroissiale et de la chapelle Saint-Côme » (Arch. mun., registre de délibérations, 1790).

³ Ce fait est masqué extérieurement par la sacristie octogonale ajoutée vers la fin du XVII^e siècle.

Extérieurement, la nef contraste fortement avec le chœur et le transept par son absence d'ouvertures : deux petits oculus au sud, un au nord, encadrant deux portes en vis à vis, sont accompagnés d'une fenêtre dans le toit au niveau des grandes arcades. Bien que placées au même endroit, les portes ne sont pas contemporaines : celle du sud est remployée d'un précédent édifice du XV^e siècle, alors que la seconde au nord est le dernier avatar de la chapelle, puisqu'elle porte la date 1675 avec le nom de Al(ain) Roignant, nom que l'on retrouve à l'intérieur de la chapelle. Les façades de la nef sont rythmées extérieurement par des contreforts très saillants terminés par une moulure en doucine, qui ne correspondent pas aux travées intérieures. Les murs gouttereaux, très bas, rattrapent maladroitement le niveau du transept par un mur oblique au niveau de la première travée, ce qui indique un changement de parti.

Intérieurement, on retrouve cette forte divergence. Par la lumière dispensée par les sept fenêtres (phénomène intensifié par l'absence de vitraux), l'accent est mis sur le chœur et le transept, traités en un seul



Plan au sol
(Plan Nocquet, Inventaire général)

espace liturgique par une unique clôture. La partie restante des bras de transept devait être dévolue aux enfeus des familles prééminencières, disparus à la Révolution. Les arcades séparant nef et transept, dont les départs sont visibles, n'ont sans doute pas été réalisées. Dans la nef, la lumière provient essentiellement de la fenêtre haute construite sur la deuxième pile sud de la nef ; son intention manifeste était d'éclairer la chaire située face à elle, et donc le prédicateur, en un principe cher à la Contre-Réforme. Deux autres fenêtres hautes devaient être ouvertes au niveau de la deuxième et de la quatrième arcades sud ; leur emplacement est signalé par l'existence dans la charpente de liens obliques amortis par des blochets, et par l'interruption des sablières.

La nef est séparée des bas-côtés par quatre arcades à mouluration pénétrante reposant sur les piles octogonales avec base formant banc, sauf pour les piles ouest. Ce type de piles, traditionnellement attribué à la fin du xv^e siècle et au début du xvi^e siècle, ne semble pas ici avoir été construit à cette période ; en effet sur le mur côté collatéral des arcades sud de la nef, une inscription signale : «CES QVATRE DERNIERS PILIERS FURENT BASTIS 1645. M^{re} GUIL. PERFEZOU. R(ecteur)». Cette date corrobore les nombreuses inscriptions portées sur la charpente, datée 1641 et 1646⁴. Le décalage d'un an, entre la construction des deux dernières arcades et la couverture de cette partie de la nef, de même que l'absence de reprise, à l'exception d'un décalage dans le mur du collatéral sud et des murs obliques des collatéraux, au niveau de la première travée, inclinent à penser que la nef fut entièrement construite dans les années 1640-1646, en reprenant pour les arcades un modèle usité près d'un siècle auparavant. Ce fait n'est cependant pas rare dans l'architecture finistérienne : les archives ont démontré que dans trois églises du canton proche du Faou, certaines parties de l'église ont été construites à l'identique (Rumengol, Lopérec). La forme oblongue des premières piles n'est pas due à une reprise, mais à l'adossement sur leur partie ouest d'un autel en pierre, phénomène qui se rencontre fréquemment dans les églises de pèlerinage.

Trois autres dates sont portées dans les bas-côtés : «M. : G. PERFEZOU. R(ecteur) G. MARZIN F(abrique) 1661», sur la sablière sud à l'ouest de la porte. Au nord : «AL(ain) ROIGNANT FAB(rique) ET CHARP(entier) l'AN 1670». Ces dernières inscriptions ont un intérêt particulier, en ce sens qu'elles nous donnent le nom du charpentier-menuisier,

⁴ Au niveau de la deuxième arcade nord : «D'ICI JUSQUES AU PREMIER PILIER A ESTE BOISE AUX FRAIS DE VENER(ABLE) PERSONNE Mr GUIL PERFEZOU RECTEVUR DE SAINT NIC 1641» (le terme personne est utilisé pour PARSON, «curé» en breton). Puis, au niveau de la quatrième arcade nord : «D'ICI JUSQUES A L'AUTRE ESCRITEAU A ESTE BOISE L'AN 1646 PAR IAC(QUES) POIESEC ET OL(IVIER) GUILLOCSOV M^{re} GUIL ; PERFEZOU ESTANT RECTEUR DE SAINT NIC ET I. BORGNE FAB(RICIEN) DE CEANS».



*Charpente et sablières de la nef
(Cliché Dagorn, Inventaire général)*

Alain Roignant, personnage important de la paroisse de Saint-Nic puisqu'il est aussi fabricant. Il signe ici les sablières des bas-côtés, effectuées entre 1660 et 1670. Il s'agit d'une sculpture maladroite surtout dans la réalisation des blochets, personnages en buste aux mains croisées sur le ventre ou oiseaux. L'influence de la Renaissance est cependant sensible à travers des motifs tels les rinceaux et torsades perlées, mais aussi celle de la Contre-Réforme avec la frise ondulée avec oiseaux, pampres et vignes, qui reprend le thème eucharistique utilisé entre autres sur les colonnes des grands retables architecturés de l'époque.

Œuvre de Jacques Polesec et de Olivier Guillosou, les sablières de la nef sont comparativement mieux réussies : programme iconographique sans continuité, il offre sur deux registres des thèmes alternant figurines et feuillages issus de la tradition médiévale (blochets entourant une des fenêtres hautes non réalisées, figurant deux anges présentant les instruments de la Passion) et des motifs Renaissance, comme la torsade perlée, la corne d'abondance, et les denticules. Il est frappant de constater que les motifs nouveaux sont plus finement interprétés que les décors médiévaux d'inspiration plus libre : on y décèle la circulation des modèles savants. La charpente proprement dite offre également un puissant effet décoratif avec ses entrails, ses liens courbes moulurés et les clefs sculptées reliant les liens à la charpente.

La tour occidentale datée 1667⁵ illustre encore le particularisme breton alliant la permanence des formes à un langage plus novateur. L'élévation ouest se déploie sur trois registres limités par d'épais contreforts : porte en plein cintre encadrée de pilastres plats et niches jumelées en plein cintre, surmontées de rang de balustres. Les formes architecturales diffusées par la Renaissance sont ici assimilées. Sur la tour assise sur le massif occidental saillant à l'intérieur de la chapelle, des modillons supportent la balustrade en surplomb, de type cornouaillais. Les balustres droites, comme les oculi de la flèche appartiennent à l'architecture classique, mais on retrouve encore une réminiscence du gothique flamboyant, dans le fenestrage triangulaire entre les pinacles et les crochets ponctuant les angles de la flèche.

Le mobilier contenu dans la chapelle révèle quelques belles pièces, malgré une dispersion partielle des œuvres. Ainsi le reliquaire en argent daté 1578 et contenant entre autres les reliques de saint Côme et saint Damien est aujourd'hui conservé à l'église paroissiale. En forme de chapelle, il est attribué à Corentin Le Baron, orfèvre quimpérois. De style gothique, bien tardif à cette date, il se signale par un décor un peu malhabile, en éléments fondus (pieds en forme de lions, statuettes appliquées de saint Pierre, saint Côme et saint Damien).

⁵ On pouvait y lire l'inscription en 1970 ; cette date n'est pas visible actuellement.

Deux autres œuvres postérieures et de grande qualité sont également dans l'église paroissiale : les statues de sainte Barbe et sainte Marguerite. Empreintes d'un beau mouvement baroque, elles sont l'œuvre des grands sculpteurs Le Déan de Quimper. Placées à l'origine dans les niches d'angle des bras du transept, niches datées 1684 et 1689, dont l'une aujourd'hui disparue, elles ont été remplacées par un saint Jean et une Vierge, vestiges probables d'une poutre de gloire.

Dans la chapelle elle-même, le retable du maître-autel est l'élément le plus remarquable. Sa structure peu développée est comparable à celle du maître-autel de Pleyben daté 1667, également dû aux frères Le Déan. Le décor savant des bas-reliefs, en partie appliqués, ornant gradins et niches, est l'œuvre d'un sculpteur affirmé, même si la polychromie actuelle amoindrit partiellement la force de l'œuvre. Le recteur Perfezou continue d'autre part son œuvre édicatrice en finançant la chaire en 1638⁶. D'un type simple à balustres tournés, elle est un des rares exemples de chaire de la première moitié du XVII^e siècle subsistant en milieu rural ; elle est signée comme les sablières du menuisier Jacques Polesec et de Joseph et Olivier Kermorgan. Du même type, la clôture de chœur, également donnée par Guillaume Perfezou, est à mettre à l'actif des mêmes menuisiers.

La construction de la chapelle Saint-Côme et Saint-Damien, qui s'est donc déroulée sur deux siècles, depuis la première moitié du XVI^e siècle pour le chœur et la nef jusqu'aux années 1670 (bas-côtés nord, tour occidentale), offre ainsi une unité stylistique certaine dans l'imbrication des styles utilisés conjointement dans la nef. Son plus grand intérêt réside certainement dans la charpente et la sculpture des sablières.

Catherine TOSKER

⁶ L'inscription à la base de la balustrade stipule : «SUMPTIB(US) VENERAB(ILIS) VIRI D(OMINI) D. GUILLELM PERFEZOU SACERDOS AC RECTOR HVIVS ECCLESIAE : ANNO D(OMINI) 1638. FECERUNT I. POLESEC : IO(SEPH) ET OL(TVIER) K(ER)MORGAN».